Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 23 (1935)
Heft: 97

Artikel: Compte rendu
Autor: Godet, Pierre
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380283

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 18.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COMPTE RENDU

Henri-L. Miéville : *Nietzsche et la Volonté de puissance ou l'aventure nietzschéenne et le temps présent.* Publication de la Société des Etudes de lettres (Lausanne) I. Payot et Cie, Lausanne, 1934.

Il faut admirer avant tout, dans ce remarquable travail, la probité intellectuelle de son auteur, le scrupule de vérité et de justice qui l'inspire. Appuyé sur une lecture attentive et des analyses exactes, M. Miéville — précisément parce qu'il se situe lui-même aux antipodes de la pensée nietzschéenne — est soucieux de ne pas lui faire tort ; aussi s'efforce-t-il de ne négliger aucun aspect de cette pensée et de n'avancer sur elle aucun jugement qui ne soit accompagné, s'il y a lieu, de son correctif. Peut-être même s'est-il exposé ainsi à nous la montrer un peu trop « à facettes », au détriment de l'unité sous-jacente qu'on y peut voir malgré tout transparaître.

Il n'est pas question ici d'unité logique. Successives ou même simultanées, les contradictions de Nietzsche sautent aux yeux, et aucune dialectique ne saurait les réduire logiquement. Mais il est permis de parler au moins d'une inspiration fondamentale et constante, d'un moteur central de sa pensée. Encore n'aura-t-on pas tout dit sur ce moteur ou « motif » central si l'on se contente de le chercher dans l'« égocentrie » éclatante et morbide de l'individu Nietzsche. Prise en elle-même, l'explication psychologique — psychanalytique ou psychiatrique — de ce « cas » passionnant vaut ce qu'elle vaut (M. Miéville, pour son compte, n'en abuse nullement) ; elle est de toutes façons parfaitement insuffisante à rendre compte du nietzschéisme. L'« autisme » de l'individu Nietzsche a bien pu conduire celui-ci à l'auto-destruction ; entre temps sa pensée ne s'en était pas moins déployée en une œuvre qui, manifestement, le déborde — preuve en soit l'action qu'elle a exercée depuis trente ans — et qui en est donc en une grande mesure détachable.

Or le leit-motiv de cette œuvre, il semble bien que ce soit — même abstrac-

tion faite de la mythologie du « surhomme » — le souci de la grandeur humaine, l'idée de l'élévation, de l'exhaussement possible du type homme. L'homme, tout au moins l'homme européen et civilisé, est malade, dit en substance Nietzsche ; il présente par tous ses traits les symptômes d'une vitalité déclinante. Comment le guérir ? Quelles sont, plus généralement, les conditions de la santé humaine ? Ne sont-elles pas avant tout dans une union intime de la pensée et de la vie, ou même dans une subordination de la seconde à la première ? Max Scheler observe à ce propos que le mot de « vie » prend subitement avec l'apparition de Nietzsche une résonnance toute nouvelle et bien plus ample, dont la magie était absente de l'ancien vitalisme des naturalistes. Dès sa jeunesse de philologue, où son maître Ritschl le louait, non sans quelque amicale ironie, « de faire de la philologie quelque chose d'aussi passionnant qu'un roman français », Nietzsche cherchait instinctivement à réintégrer la pensée dans l'actualité concrète de la vie ; il voulait une « pensée vivante », dirait-on plus simplement, si cette expression, muée en cliché et appliquée au hasard, n'avait perdu toute efficacité significative. Le divorce de la vie et de la pensée entraîne l'affaiblissement et l'abaissement de toutes deux : « philistinisme » de l'une, impuissance de l'autre. D'où la critique violente, non seulement de l'idéalisme, ce frère ou ce fils laïcisé du christianisme, qui par lassitude ou lâcheté place la « vraie » vie, la « vraie » réalité « ailleurs », dans un au-delà, dans un paradis de « l'Idée », mais aussi de cette fameuse « objectivité » du savant moderne, qui dissimule sous son « désintéressement » l'incapacité ou le refus d'assumer aucune responsabilité vitale par l'affirmation d'un ordre de *valeurs*.

On sait que le philosophe authentique se définit pour Nietzsche comme le « créateur de valeurs », et sa propre philosophie, dans la mesure où sa pensée a droit à ce titre, est essentiellement une philosophie des valeurs. Or la valeur suprême est contenue, selon lui, dans la vie même : c'est la plus forte ou la plus haute vie. Mais qu'est-ce que cette plus forte ou plus haute vie ? A quoi la reconnaît-on et comment se définit-elle ? C'est ici que Nietzsche vient se heurter à l'antinomie centrale d'où procèdent sans doute — quelle que soit l'unité de son inspiration — toutes ses hésitations et contradictions. Et c'est sur ce point aussi que M. Miéville a concentré à bon droit et avec succès sa critique : le pragmatisme vitaliste de la « volonté de puissance » est essentiellement incapable de trouver en lui-même son propre étalon de mesure, le critère objectif de valeur qu'il lui faudrait pour déterminer une hiérarchie des « puissances » et, du même coup, la plus haute forme de vie. C'est bien pourquoi Nietzsche, dans son portrait du surhomme, par exemple, oscille entre les traits les plus opposés, entre le débordement dionysiaque et la parfaite maîtrise de soi, entre la « brute blonde » et l'ascète raffiné de la haute culture. Il s'est privé lui-même du moyen de fonder ce « jugement de vérité » que, par ailleurs, toutes ses affirmations et négations présupposent, dès l'instant qu'elles doivent exprimer autre chose que son humeur du

moment et ses préférences subjectives. Tel est le cercle vicieux où il s'est enfermé et dont M. Miéville a parfaitement exposé le mécanisme.

Nous croyons, pour notre part, qu'il y a réellement des valeurs vitales, intrinsèquement valables dans leur ordre, c'est-à-dire qui ne sont pas faites seulement, comme le veulent les idéalistes, pour être dépassées et vaincues. Car elles ne se rapportent pas seulement à l'égoïsme naturel et instinctif de l'individu vivant ; elles sont aussi fondatrices de certaines formes de « communauté » (*Lebensgemeinschaft*, comme disent les Allemands) indispensables et irremplaçables, dont la famille fournit l'exemple le plus universel et le plus simple. (On soutiendra difficilement que la famille repose sur un fondement rationnel ; au contraire, toute « rationalisation » de la vie conduit, comme on le voit aujourd'hui, à la détruire.) Mais il est non moins sûr que la « vie » ou la vitalité ne possède pas en soi de quoi se justifier, s'évaluer et se situer elle-même à son rang dans l'ensemble du réel ; elle ne peut trouver cette mesure d'elle-même que dans sa subordination à l'esprit, qui seul pose les valeurs et les normes, qui seul est « juge », et de lui-même et du reste.

Reconnaître la valeur propre du « vital », sans méconnaître pour autant la nécessité de la subordonner au « spirituel » : c'est à cette condition, nous semble-t-il, qu'on peut juger sans trop de chances d'erreur des affaires humaines, et à plus forte raison les conduire. De ce point de vue, nous aurions à faire les plus expresses réserves sur les applications au « temps présent » que M. Miéville tire de sa critique du nietzschéisme. Le tableau qu'il nous trace du monde contemporain n'est pas inexact en lui-même, à titre de simple description ; mais nous ne l'interprétons pas comme lui. Le nationalisme, par exemple, revêt une toute autre figure si l'on veut bien considérer, avec ses origines, son principe idéologique, qui n'a rien de nietzschéen, car il est celui même de la démocratie. Mais nous ne pouvons nous engager à ce sujet dans un débat d'ordre historique, politique et social qui dépasserait les limites assignées à ce compte rendu et n'y serait peut-être pas à sa place. Il nous suffira d'avoir marqué le mérite éminent d'une critique qui montre si bien l'impasse où s'est engagé le philosophe de la « transmutation des valeurs ».

Pierre GODET.